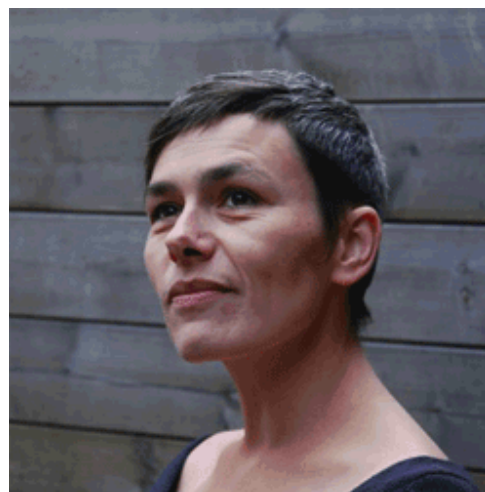


Centre régional du Livre de Franche-Comté
5, avenue Elisée Cusenier 25000 Besançon
Tél : 03 81 82 04 40
Fax : 03 81 83 24 82
Vie-litteraire@crl-franche-comte.fr
Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTE RÉGIONAL
DU LIVRe

FESTIVAL « LES PETITES FUGUES »
Du 16 au 28 novembre 2015

Fanny Chiarello



www.fannychiarello.com

L'auteur :

Fanny Chiarello est née à Béthune en 1974 et vit actuellement près de Lille. Elle a écrit plusieurs romans jeunesse et pour adultes ainsi que des recueils de poésie. Elle se consacre à l'écriture, à la musique (avec son groupe Toysession) et anime régulièrement des ateliers d'écriture pour adultes et enfants.

Bibliographie :

Romans :

- ◆ *Dans son propre rôle*, Éditions de L'Olivier, 2015.
- ◆ *Une faiblesse de Carlotta Delmont*, Éditions de L'Olivier, 2013 (rééd. Points, 2014).
- ◆ *L'Éternité n'est pas si longue*, Éditions de L'Olivier, 2010 (rééd. Points, 2013).

◆ ***Push the Push Button***, Éditions Page à Page, 2003 (rééd. Pocket, 2006).

◆ ***Tu vas me faire mourir, mon lapin***, Éditions Page à Page, 2002 (rééd. Pocket, 2003) / épuisé.

◆ ***Si encore l'amour durait, je dis pas***, Éditions Page à Page, 2000 (rééd. Pocket, 2002) / épuisé.

Romans pour la jeunesse :

◆ ***Le Blues des petites villes***, L'École des Loisirs, 2014.

◆ ***Prends garde à toi***, L'École des Loisirs, 2013.

◆ ***Holden, Mon Frère***, L'École des Loisirs, 2012.

◆ ***Les Mamies ne portent pas de pantalons***, commande de la municipalité de Liévin, diffusion gratuite dans les établissements scolaires et culturels du Nord-Pas-de-Calais, 2001.

Nouvelles :

◆ ***Collier de nouilles***, Éditions Carnets du Dessert de Lune, Bruxelles, 2008.

◆ ***Un cow-boy sur le dos*** (dans *Migrations*), Éditions Page à Page, 2004.

◆ ***Tout le monde est allongé sur le dos***, Éditions Page à Page, 2004 (rééd. Pocket, 2007) / épuisé.

◆ ***La Prochaine fois : ciseaux*** (dans le recueil collectif *Lettres d'aveux*), Pocket, 2003.

Poésie :

◆ ***Je respire discrètement par le nez***, Éditions Carnets du Dessert de Lune, Bruxelles, 2006.

◆ ***La Fin du chocolat***, Éditions Carnets du Dessert de Lune, Bruxelles, 2005.

◆ ***LZ 329*** (dans le recueil collectif *Carnets d'un Dessert de Lune à 46 pieds au-dessus du niveau de la mer du Nord*), Éditions Carnets du Dessert de Lune, Bruxelles, 2005.

Autres :

◆ ***Le Squelette de Karen Carpenter***, fiction radiophonique de 20' commandée par France Culture et diffusée en février 2010.

◆ ***Carnet de voyage à Lille-Moulins*** (carnet de voyage sous forme d'un coffret de cartes postales, illustrations de Pascal Goudet), Maison Folie de Moulins, 2005.

Présentation sélective des livres :

◆ *Dans son propre rôle*, Éditions de L'Olivier, 2015.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Une farandole silencieuse au clair de lune accueille Fennella pour son arrivée à Wannock Manor, cette vaste demeure aristocratique où elle débutera dès le lendemain matin, à six heures, comme domestique.

Pendant ce temps, Jeanette pleure rageusement sur le cadavre d'une mouche dans une suite du Grand Hôtel de Brighton, où elle est femme de chambre.

Deux scènes de la vie quotidienne, en Angleterre, en 1947. Deux existences que tout semble séparer, dans ce pays où les différences de classe sont encore un obstacle infranchissable entre les êtres.

Fennella a perdu la parole à la suite d'un traumatisme. Jeanette est une jeune veuve de guerre qui a perdu tout espoir dans la vie. Une lettre mal adressée et une passion commune pour l'opéra vont provoquer leur rencontre et bouleverser leurs destins.

Le cheminement intérieur de deux femmes en quête d'absolu et d'émancipation, c'est ce que raconte ce roman sombre comme le monde dans lequel elles semblent enfermées, et lumineux comme l'amour qui les pousse à s'en libérer.

Presse :

Article paru sur le site « lacauselitteraire.fr » le 23 mars 2015, par Fabrice del Dingo.

J'ai perdu mon Eurydice.

Tous les amateurs de musique connaissent Kathleen Ferrier, la plus belle des voix de contralto du 20^è siècle. En 1947, une admiratrice lui a écrit une lettre mais une homonymie providentielle la fait s'égarer. Voilà comment on noue une intrigue !

Fenella Bancroft est une jeune domestique qui travaille à Wannock Manor, dans la vaste demeure aristocratique de Mrs Kate Ferrier, qui a été confondue avec la cantatrice. Fenella a perdu l'usage de la parole à la suite d'un traumatisme qu'elle a subi une nuit de bombardements sur Londres.

Jeannette Doolittle est femme de chambre au Grand hôtel de Brighton. Veuve de guerre, elle vit dans la perte de son unique amour, Andrew. Seule la voix de Kathleen Ferrier lui procure quelque bonheur et elle lui a écrit son admiration après l'avoir entendue interpréter le rôle d'Orphée (qui fut un temps confié à une voix grave de femme). Orphée n'a-t-il pas, lui aussi, perdu son Eurydice ? Et il est allé jusqu'à braver les enfers pour la retrouver.

« Sa main était faite pour la mienne, elle la contenait exactement, mais ce que je préférais c'était la sentir sur ma hanche (...). J'étais heureuse d'être à lui parce que c'était lui. Je m'abandonnais à Andrew comme on s'abandonne à un courant d'air chaud ».

Le roman de Fanny Chiarello commence en 1947 et il s'en dégage une atmosphère qui rappelle celle des romans anglais du 19^e siècle. L'histoire de deux femmes de condition modeste qui ont été frappées par le destin et que rapproche un amour identique pour l'opéra.

Jeannette était promise au bonheur mais la mort de son mari, Andrew, qu'elle connaissait depuis l'enfance, la hante. Elle ne vit que des regrets de son paradis perdu et attend la mort comme une délivrance.

« Mon seul désir est de le rejoindre là où il est. Ici tout me nargue. La lumière dorée du matin, l'odeur du lilas, les rires des jeunes gens, les mélodies d'Irving Berlin, le fondant acidulé du gâteau au citron, la pluie d'été tiède et fine ».

Fenella, elle, vit dans le souvenir de Jimmy ce jeune palefrenier qui jouait si bien du piano (l'a-t-elle aimé ?) et qui est mort d'une péritonite. Elle profite de sa semaine de vacances annuelle pour se rendre à Brighton afin d'y rencontrer Jeannette. Là, elles vivront une de ces passions amicales fulgurantes. Pour la première fois de sa vie, Fenella voit quelqu'un pleurer dans ses bras et *« elle se demande s'il est plus cruel de ne jamais trouver son absolu ou de l'avoir atteint puis perdu ».*

Mais Jeannette n'est pas prête à oublier Andrew. *« Je me disais que je n'avais pas le droit de vivre quelque chose qui me fasse du bien, que ce serait comme trahir Andrew, trahir mon amour pour lui et ma propre douleur ».* Jeannette se complaît dans son malheur et tout sentiment, amours ou amitié, est proscrit de son existence. Elle finit pas se montrer cruelle.

L'auteur peint les sentiments et les troubles qui agitent ses deux héroïnes avec beaucoup de délicatesse et elle réserve au drame que vit chacune d'elles un dénouement subtil et inattendu qui emporte le lecteur. Chapeau, Madame !

Aimer l'opéra c'est appartenir à une élite qui est ouverte à tout le monde. Kathleen Ferrier, employée des postes que rien ne prédisposait à devenir un mythe (écoutez son *Chant de la terre* !) le savait mieux que quiconque et elle l'affirme sous la plume de Fanny Chiarello : *« L'opéra (...) n'appartient à personne, de même que le monde n'appartient à personne. Je suis une téléphoniste qui chante sur les plus grandes scènes du monde et ma sœur a taillé mon premier costume de scène dans un rideau ».*

Fanny Chiarello, elle, a taillé un beau roman. Et dans son propre rôle de romancière, elle est parfaite.

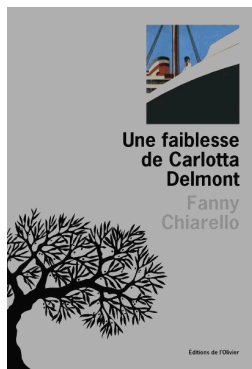
◆ *Le Blues des petites villes*, L'École des Loisirs, 2014.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Ce matin-là, dans la cour du collège, Sidonie s'apprête à faire quelque chose de dangereux, d'irréparable peut-être. De ces choses que l'on fait quand on perd la tête et que l'on veut à tout prix échapper à soi-même. Sidonie est une jeune fille qui normalement n'a peur de rien, qui porte des chaussures rouges, n'aime que la musique classique, ne s'intéresse à personne et a toujours pensé que sa vie ne commencerait que lorsqu'elle aurait quitté l'affreuse petite ville où elle est née. Mais ce matin-là, dans la cour, la vie a le rythme obsédant d'un blues, le parfum d'une amitié fulgurante, l'évidence d'une histoire d'amour si forte, si parfaite que Sidonie n'aurait jamais pu l'imaginer. Et elle a le visage de Rebecca.



◆ *Une faiblesse de Carlotta Delmont*, Éditions de L'Olivier, 2013.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

En avril 1927, alors qu'elle vient de triompher dans sa première Norma parisienne, Carlotta Delmont disparaît. Fugue, suicide, enlèvement ? Pendant deux semaines, la police, la presse, le public et les proches de la cantatrice américaine s'interrogent. Jusqu'à ce qu'elle reparaisse et que leurs interrogations se reportent sur les raisons de sa fuite. Où était-elle pendant tout ce temps ? Avec qui ?

Carlotta a fait l'objet de tant de commentaires et de théories qu'elle est devenue, à son corps défendant, une légende vivante à la croisée des regards et des désirs. Elle va payer très cher son moment de faiblesse et devoir sacrifier une part d'elle-même pour sa liberté, à l'image de ses héroïnes préférées.

Presse :

Article paru dans *L'Express* le 9 avril 2013, par Hubert Artus.

L'éternité n'est pas si longue était le titre de son précédent livre. Si encore l'amour durait, je dis pas était celui de son premier roman, publié il y a treize ans. Cette nouvelle composition montre que Fanny Chiarello s'interroge sans cesse sur la temporalité, les fins, les changements.

Situant son histoire en 1927, elle ajoute une nouvelle touche, qui fait aussi le sel du livre: le début des Années folles, les traversées de l'Atlantique en paquebot de luxe, la presse culturelle parisienne. Et la liberté (ou pas) de la femme d'alors, incarnée par Carlotta Delmont, une mezzo soprano américaine de 30 ans, une star de passage à Paris pour une série de concerts au Palais Garnier. Elle s'apprête à monter sur scène. Un nouveau concert parfait, ovationné. Pourtant, dans la nuit même, elle disparaît. Tout le monde péroré, les faux témoignages le disputent aux messages anonymes, la presse s'emballe. Certains pensent que

c'est "un canular monté par la direction du Palais Garnier en vue de monter la plus grande campagne de publicité jamais orchestrée pour un opéra", d'autres y voient le geste très artiste d'"une femme à la sensibilité exacerbée qui s'identifie aux héroïnes auxquelles elle prête sa voix".

Lettres d'amants et articles de presse

Au croisement du récit de fait divers et du roman sur l'identité de la femme, Fanny Chiarello mêle l'intrigue à la chronique d'époque. Rapidement, le lecteur ne se soucie plus (trop) de savoir si la cantatrice est morte, séquestrée, ou si elle a fui et pour qui. Non, il est entraîné dans la construction audacieuse d'un livre en cinq parties, toutes très différentes: on passe des lettres d'amants aux articles de presse, des télégrammes aux titres de journaux, puis au journal de bord de la star pendant son "absence", et ensuite vient... le dénouement, raconté sous forme théâtrale.

Pris dans un labyrinthe où presque chaque pas est une surprise, le lecteur se laisse conduire au bout d'un suspense où il sait être amené. Quand Carlotta Delmont reparaitra, car elle reviendra, elle sera rayonnante, les cheveux coupés (un signe d'avant-gardisme), et muette sur les motifs de son absence. Protéiforme, le livre ne fait jamais dans le chichi, et laisse au lecteur le soin de forger sa propre opinion sur l'héroïne, sur son geste, mais aussi sur l'époque. Un roman d'une subtilité envoûtante.

Article paru sur le site « lavoixdunord.fr » le 7 février 2013, par Catherine Painset.

Deux ans et demi après *L'éternité n'est pas si longue*, l'auteure lilloise revient avec un nouveau roman publié par les Éditions de l'Olivier. Un récit éblouissant, qui dresse le portrait de Carlotta Delmont, cantatrice à la recherche d'elle-même, femme éprise de liberté.

Le paradoxe n'est pas mince. En publiant pour la première fois un roman de pure fiction, Fanny Chiarello a su si bien faire exister son héroïne que certains de ses premiers lecteurs - libraires, représentants du Seuil, journalistes - ont cru qu'elle traçait le destin d'un personnage réel, d'une cantatrice américaine qui aurait réellement existé dans les années 20.

L'auteure lilloise ne peut que jubiler de la confusion. « Ce livre est très ludique, il y a un jeu que le lecteur partage avec Carlotta, la difficulté à différencier le réel et l'imaginaire. » Au lecteur de s'amuser à déceler les faits véridiques, les célébrités véritables !

L'auteure en chef d'orchestre

Rompant avec ses publications précédentes, Fanny Chiarello a abandonné la première personne : « Je ne voulais pas avoir de voix dans ce roman, mais donner la parole à des chœurs, à des solistes, à la façon d'un chef d'orchestre. Comme si j'étais l'archiviste de l'histoire. »

De cette envie est née une forme tout à fait saisissante : le roman se déploie sur 180 pages en lettres, coupures de presse, télégrammes, livre de bord et pièce de théâtre. La jeune femme l'avoue, elle craignait les reproches ; qu'on lui dise que c'était « arbitraire, artificiel » et avait « blindé son discours » pour justifier ses choix. De même, imaginait-elle que son manuscrit

serait refusé par l'Olivier. « J'avais l'impression d'avoir fait quelque chose d'enfantin. Ça me complexait de m'être à ce point décomplexée ! » C'est tout l'inverse qui s'est produit. Ceux qui connaissent son travail lui disent qu'il s'agit de son meilleur texte à ce jour. Et l'éditeur, ne lui imposant que d'anodines retouches, a décidé de sortir le roman « le plus vite possible ».

Conclusion logique, finalement, d'un texte rédigé en état de grâce. « Je l'ai écrit en quatre mois, dans la rage. Je ramais dans les corrections de mon précédent manuscrit. Pour celui-là, j'ai décidé de me faire confiance. »

La Carlotta de *Vertigo*

Deux obsessions ont guidé ce nouveau projet, les années 20 et l'opéra. « Deux passions qui ont tellement pris de place dans ma vie que j'avais besoin de passer tout mon temps avec elles, y compris dans mon travail. » D'abord mue par le désir de parler de l'impossibilité de l'amour, Fanny Chiarello a bifurqué vers la fabrication de la légende. « Deux thèmes qui se recoupent, finalement. Pour Carlotta, l'amour véritable est un mythe, il ne peut exister qu'entre deux personnages d'opéra. » Les cinéphiles noteront le prénom tiré de *Vertigo*, autre biais pour exprimer « la difficulté d'avoir une identité affirmée ». Brillante idée, comme celle d'imaginer en cantatrice un « personnage féminin qui tente de faire entendre sa voix ».

Le lecteur est d'abord intrigué par l'énigme quasi policière de l'entame du roman : Carlotta Delmont, vedette internationale qui vient de triompher dans *Norma*, disparaît dans Paris ; a-t-elle été enlevée, assassinée ? Ce n'est qu'au fil des pages, et même seulement une fois le livre refermé, qu'il saisit l'essence et la complexité de l'héroïne. Avec *Une faiblesse de Carlotta Delmont*, Fanny Chiarello a effectivement créé plus qu'un personnage de papier : une femme inoubliable, qui mériterait d'avoir vécu. •

◆ ***Prends garde à toi***, L'École des Loisirs, 2013.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

« Entendons-nous bien, je ne rêve pas de me fondre dans la masse, ni d'adopter les loisirs de mes pairs... Certains rêvent d'une console de jeux, d'un poney ou d'un prince charmant... Mon domaine à moi, ce sont les bibliothèques et les librairies... » Et bientôt l'opéra ! Lorsqu'elle apprend que la cinquième B a été choisie pour monter *Carmen*, le célèbre opéra de Bizet, Louise est persuadée que le rôle principal lui est destiné. Comment pourrait-il en être autrement ? Elle est si brillante ! Elle sait si bien mener son monde ! Ses parents comme ses professeurs ne savent rien lui refuser.

Mais la diva se découvre une rivale en la personne de Manon. Non seulement la nouvelle élève a réponse à tout en cours de français, ce qui la rend prodigieusement agaçante, mais elle se permet de jouer au foot en robe de communion à la récré. Comme si Manon n'avait nul besoin d'être parfaite pour être la préférée ! Louise en pleurerait de rage...



◆ *Holden, Mon Frère*, L'École des Loisirs, 2012.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Lorsqu'il pousse la porte de la bibliothèque municipale pour la première fois, Kévin Pouchin espère y trouver un peu de chaleur. Il ne demande rien d'autre. Et surtout pas un livre qui le ferait passer aux yeux de son père et des petites frappes du collège pour une chochette ou un traître à sa famille ! Mais il est déjà trop tard. Kévin Pouchin vient de changer de trajectoire et de basculer dans le camp honni des binoclards. À la bibliothèque, il croise Laurie, la première de la classe de troisième D, ainsi qu'Irène, une mamie volcanique bien décidée à oeuvrer pour « l'élévation spirituelle » de son nouveau protégé. Grâce à ses singulières alliées, Kévin va lire en cachette le premier vrai livre de sa vie : *L'Attrape-cœurs*. Le roman n'est pas aussi nunuche que son titre le laisse penser et son héros, Holden, lui ressemble comme un frère...

◆ *L'Éternité n'est pas si longue*, Éditions de L'Olivier, 2010 (rééd. Points, 2013).

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

« Si l'on m'avait dit un jour que la variole viendrait décimer notre espèce, j'aurais certes frémi, mais j'aurais aussi imaginé tout ce qu'un tel événement pouvait apporter à nos sociétés malades, et je me serais trompée : la variole ne nous a pas changés. Il ne se passe rien – des gens meurent par centaines de milliers, mais mourir ce n'est pas quelque chose, au contraire : c'est encore plus de rien. Aucune fraternité, aucun miracle n'est à observer nulle part. Aucune révélation ne soulève jamais aucun de mes semblables et nous sombrons tous dans la médiocrité, dans l'indignité, sans avoir rien abdiqué de nos considérations ineptes, de nos susceptibilités ridicules ni de nos habitudes sans relief. Si je veux dormir dans un monde si décevant, je n'ai d'autre choix que de me raconter des histoires comme si j'étais mon propre enfant. »

L'éternité n'est pas si longue ne raconte pas la fin de l'espèce humaine mais celle d'un de ses plus originaux spécimens, Nora, une jeune femme à l'humour fulgurant et au fort penchant mélancolique. Elle qui, après avoir miraculeusement échappé à la mort, reprochait à ses proches amis de ne pas vivre comme s'ils allaient mourir un jour doit soudain réinventer son existence.



Presse :

Article paru dans *Le Monde* le 7 octobre 2010, par Josyane Savigneau.

Fanny Chiarello, ironie contagieuse

Fanny Chiarello, 36 ans, c'est d'abord une voix. Tonique et ironique. On avait remarqué ses trois romans publiés dans une petite maison d'édition lilloise - elle vit à Lille -, Page à Page. Notamment *Tu vas me faire mourir, mon lapin*, en 2002 (repris en poche, Pocket). Mais dans *L'éternité n'est pas si longue*, elle s'affirme. Son livre est mieux construit, son style mieux maîtrisé.

Son héroïne, Nora, 35 ans, est une jeune femme à laquelle la vie en société ne convient pas. Pas plus que les amours qui dégénèrent en habitude. Elle se moque de la bienséance et de la bien-pensance, elle regarde les autres et elle-même avec un humour parfois noir, toujours juste. Elle vit dans une époque effrayante, car on annonce une épidémie de variole qu'on ne sait pas combattre, et qui va donc, en toute logique, exterminer l'humanité entière.

Nora écrit dans un carnet ce qui se passe, et ce que cela lui inspire. Déjà, *"des gens disparaissent, tous les jours. Ils l'ont toujours fait, mais maintenant ils le font plus nombreux, assez pour que n'importe qui puisse le sentir, percevoir la béance dans les foules, les lieux publics"*. Elle avait toujours pensé qu'elle avait tout son temps pour devenir qui elle voulait être. *"Mais c'est fini."* Alors que faire devant la menace, devant l'épidémie qui s'étend ? Vivre. Vivre comme si on devait mourir demain. Pour Nora, c'est évident, mais pas pour les amis avec lesquels elle vient d'emménager dans une grande maison, 300 m² et un jardin, au sein d'une banlieue *"presque chic"*. Elle s'oppose à eux, elle essaie de les obliger à regarder la réalité. En vain. [...]

"HABITUDES SANS RELIEF"

Il ne faudrait pas croire, à cause de cette improbable variole, qu'on est là dans un roman de science-fiction. On peut donner, dans la société actuelle, bien des noms à cette variole, à ces menaces qui effraient sans que quoi que ce soit change. *"Aucune révélation ne soulève jamais aucun de mes semblables, dit encore Nora, et nous sombrons tous dans la médiocrité, dans l'indignité, sans avoir rien abdiqué de nos considérations ineptes, de nos susceptibilités ridicules ni de nos habitudes sans relief."*

Pour Nora, la seule solution est d'écrire. Pas pour ressasser le passé. *"Je ne pense presque jamais au passé. Au point d'avoir mauvaise mémoire. Je ne refais jamais mon histoire ni ne la rejoue pour la changer ou la caresser. Je ne suis nostalgique de rien, sauf parfois du mois précédent : jamais au-delà. Je ne peux rien concevoir de plus morbide que le passéisme et je considère en général les pratiquants de la chose comme déjà morts. (...) Je suis déjà effarée que des auteurs emploient encore le passé simple, mais quand des gens me parlent avec des relents de passé simple refoulé dans le vrai monde, j'ai envie de lâcher leur main froide pour me signer."*

C'est peut-être pour cela qu'au "vrai monde", Nora préfère ses carnets, son imagination, sa fiction. *"Désormais, il n'y avait plus de sens pour moi que dans ma fiction."* Il n'est pas certain que cela la sauve de la mort, mais cela l'a préservée du désespoir absolu, et d'une attente passive de la fin annoncée.

Revue de presse :

Le 11 février 2015, Fanny Chiarello a reçu le prix Landerneau Découvertes.

<http://www.livreshebdo.fr/article/virginie-despentes-et-fanny-chiarello-laureates-des-prix-landerneau-litteraires-2015>

Pour sa huitième édition, présidée par Adrien Goetz, le prix Landerneau, décerné le 11 février 2015, a distingué Virginie Despentes pour *Vernon Subutex* (Grasset) dans la catégorie Roman et Fanny Chiarello pour *Dans son propre rôle* (L'Olivier) dans la catégorie Découvertes.

En mettant en scène le cheminement intérieur de deux femmes à la fin de la seconde guerre mondiale, Fanny Chiarello décroche un prix qui lui avait échappé en 2013 où, alors qu'elle avait fait partie des cinq finalistes avec *Une faiblesse de Carlotta Delmont* (L'Olivier), le prix avait été décerné à Alexandre Postel pour *Un homme effacé* (Gallimard). [...]

Entretien de Fanny Chiarello réalisé par la chroniqueuse Virginie Neufville et publié sur le site du magazine littéraire en ligne *La Cause littéraire* le 14 mars 2013.

C'est en plein cœur du vieux Lille, au café Morel, ancienne bonneterie transformée en brasserie il y a trente ans, que Fanny Chiarello m'a donné rendez-vous. Dans un décor atypique de bric et de broc, en buvant un thé, nous avons parlé de son œuvre, de ses inspirations, de son angoisse quant à sa prochaine émission télé. Bref, une belle rencontre !

Virgine Neufville : Lorsqu'on lit *Holden mon frère* (Ecole des Loisirs, 2012) et *Prends garde à toi* (Ecole des Loisirs 2013), on se rend compte que les héros de ces romans sont antithétiques ; est-ce voulu ?

Fanny Chiarello : Oui, tout à fait. Je voulais que Louise, l'héroïne de *Prends garde à toi*, soit le miroir opposé de Kevin Pouchin, le jeune homme de *Holden, mon frère*. Alors que Kevin est issu d'un milieu simple où la culture se résume à la télé-réalité, Louise baigne dans les livres depuis qu'elle est petite, mise sur un piédestal par ses parents. Ainsi, il y a une volonté assumée d'écrire contre un certain déterminisme social. Le personnage de Manon, dans *Prends garde à toi*, renforce ce vœu.

V.N. : Kevin Pouchin découvre la littérature avec *L'attrape-cœurs* de Salinger, et *Frankie Adams* de Carson McCullers. Était-ce vos livres de chevet adolescente ?

F.C. : Non, je ne me souviens pas les avoir lus, mais il était important pour moi que les livres-référence cités ne soient pas des romans pour adolescents mais des romans traitant de l'adolescence.

V.N. : A la lecture de votre œuvre, que ce soit en littérature générale ou en jeunesse, on distingue deux thèmes récurrents qui semblent vous « hanter ». Il s'agit du rapport au monde qui nous entoure, ou comment trouver sa place malgré les désillusions de la vie. Le second traite du pouvoir des mots. Qu'en pensez-vous ?

F.C. : C'est exact, ce sont des thèmes que je considère comme fondamentaux et complémentaires. C'est pourquoi ils jalonnent depuis longtemps mes écrits. Ainsi, Nora, l'héroïne de *L'éternité n'est pas si longue*, réorganise le monde qui s'éteint en écrivant dans ses carnets, tout comme Carlotta Delmont qui propose sa propre interprétation des événements en rédigeant un journal intime. Il est important d'aller au-delà de la clarification de la pensée.

V.N. : Si je peux me permettre, la conclusion de *Holden, mon frère*, prononcée par Kevin Pouchin, fait résonance à vos propos : « *Rien ne peut me résister si je l'enveloppe de mots ; ces mots que j'ai pris goût à enfiler me donnent un réel pouvoir, ils trouvent un écho dans le monde qui nous entoure* ».

F.C. : Oui, c'est cela ; les mots sont bien réels et donnent corps au monde qui nous entoure.

V.N. : Justement, pour revenir au roman *L'éternité n'est pas si longue* [...], vous présentez un monde qui s'éteint, touché par une pandémie de variole. Pourquoi ce sujet ?

F.C. : La variole est un fantasme universel. Je me souviens qu'en 2001, après les attentats du 11 septembre, j'avais lu un article qui expliquait que les états réactivaient la production des vaccins antivarioliques en vue d'une éventuelle attaque terroriste bactériologique. Ainsi, j'ai créé un personnage fort, Nora, révoltée et fragile à la fois, vivant dans une ville ravagée par l'épidémie.

V.N. : Peut-on y voir une métaphore de la crise ou simplement une version moins « trash » de la fin du monde comme celle présentée par Cormac Mc Carthy par exemple ?

F.C. : Pourquoi pas ! En y réfléchissant bien, la variole peut être aussi une image du capitalisme et du consumérisme à outrance. Quant à *La Route* de Mc Carthy, je l'ai lu, le roman m'a bouleversée mais je ne voulais en aucun cas proposer un cas de figure extrême, d'où une fin que j'ai désirée résolument ouverte...

V.N. : Comme celle d'*Une Faiblesse de Carlotta Delmont* [...] d'ailleurs !

F.C. : Oui, Carlotta, à la fin du roman a le choix de répondre à une invitation et retourner « à la lumière », ou rester dans l'anonymat. C'est à elle ou au lecteur de décider.

V.N. : Carlotta Delmont c'est un peu l'Emma Bovary de l'Opéra. Qu'en pensez-vous ?

F.C. : Carlotta n'existe que sur scène ; elle se sent plus vraie sur scène que dans la vraie vie. Lorsqu'elle ne chante pas, la vie n'est pour elle que désœuvrement. Son pygmalion, Gabriel, le sait bien, c'est pourquoi, avant sa disparition, il acceptait « ses absences », son caractère exalté.

V.N. : Lorsque Carlotta revient, après deux semaines de disparition, c'est une femme aux cheveux coupés au carré qui se montre au public. Était-ce pour bien marquer « *la perpendiculaire* » prise dans sa vie bien réglée ou simplement le désir d'être à la mode ?

F.C. : C'est plus complexe que cela, car la révolte de Carlotta ne peut pas être fondue dans un mouvement comme celui des femmes dans l'entre-deux guerres. L'action se situe en 1927, juste avant le krach boursier de 1929...

V.N. : Juste avant la fin d'un monde en quelque sorte...

F.C. : Oui, encore une fois (*sourire*) ; la fin du monde ou d'un monde c'est surtout un retour à l'égalité ; c'est fondamental.

V.N. : La structure protéiforme de votre dernier roman, est-elle en adéquation avec le personnage de Carlotta ?

F.C. : C'était une évidence pour moi ; j'ai écrit ce roman en quatre mois, « dans la rage », alors que pour mon roman précédent il m'avait fallu beaucoup plus de temps. La structure de mon texte détermine le caractère de Carlotta, sa nature, son tempérament exalté ou sa faiblesse psychologique. Bref, elle permet d'ouvrir la fin.

V.N. : Pour conclure, cela va peut-être vous paraître un peu curieux, mais en relisant votre œuvre, une phrase m'a particulièrement marquée : « *Quand rien ne semble plus faire de sens, j'ai toujours le même élan, je pense à danser. Comme si, quand il n'y avait plus rien à faire, il ne me resterait plus qu'à danser* » (L'Éternité n'est si longue). Personnellement, je trouve que ce passage fait écho à un roman japonais, *Danse, danse, danse* de Haruki Murakami, dans lequel le héros, lorsqu'il ne trouve plus d'explication rationnel à ce qu'il vit, se met à danser. Y a-t-il un lien ?

F.C. : C'est marrant car j'ai lu ce roman bien après la parution de mon livre d'où est extraite cette phrase, et je me suis dit que cet auteur et moi avions sûrement la même réflexion au sujet de la danse. En effet, pour moi, voir des gens danser m'a toujours fascinée. La danse est selon moi une activité en dehors du sens commun, un langage universel, une union contre la mort en marche. Nora danse pour se recentrer, et elle danse dans la maison où elle vit avec ses amis, baptisée Soccoro (en hommage au lieu où se trouve le Very Large Away télescope).

V.N. : Donc on peut faire un parallèle entre la maison Socorro et l'Hôtel du Dauphin chez Murakami ? Selon lui, ce lieu est particulier, car il écrit : « *C'est ici que tout commence, et que tout finit. C'est ton lieu ici. Et ça ne changera pas. Tu es relié à ce lieu. Et ce lieu est relié à tout. C'est ton nœud central ici* ».

F.C. : Oui, c'est cela, la danse nous permet de nous relier à un lieu et de faire abstraction du monde qui nous entoure...

V.N. : Avant de nous quitter, comment vivez-vous l'engouement médiatique autour de votre dernier roman ?

F.C. : Bien, forcément, même si pour moi cela a forcément un aspect angoissant. Jeudi prochain (*notre rencontre a eu lieu le 25 février*), je participe en direct à la Grande Librairie sur France 5. J'avoue que j'appréhende la prise de parole devant caméras et sans filet (loi du direct) ; mais bon, il suffit de lâcher la première phrase, le reste viendra naturellement !